

Les Fêtes à Laon au Moyen-Age

Au Moyen Age, l'hiver est l'époque des réjouissances et les laonnois, clercs ou bourgeois, qui ne sont pas gens moroses, s'en donnent à cœur joie. Pendant un mois, à partir de Noël, ce ne sont que jeux qui se succèdent : fête des Bourgeois avec le roi des Braies les 14, 15 et 16 janvier, Fête des Petits Clercs avec l'évêque des Innocents le 27 décembre, fête des Chanoines le 6 janvier avec le Patriarche des Fous. Défilés, cortèges burlesques se répandent sur la voie publique tandis que se déroulent dans la cathédrale même des offices paraliturgiques fastueux, tant et si bien qu'il est malaisé de distinguer le profane du sacré.

La fête du roi des Braies semble la seule fête essentiellement laïque. C'est la fête des Bourgeois porteurs de braies c'est-à-dire de pantalons. A cette occasion les Laonnois élisent un roi auquel la municipalité offre des braies neuves. Mais il est de règle que le roi perde ses pantalons au cours de la fête d'où son nom de Roi débraillé ou Roi des mauvaises braies. Cette majesté « mal culottée » distribue des méreaux de plomb, espèce de jetons sur lesquels est gravée une paire de culotte avec cette devise : « le roi des braies forge ces monnaies ».

Le roi s'offre pour débuter les festivités, un diner à l'abbaye Saint-Martin, puis un cortège se forme avec des chariots précédés de clairons, trompettes et ménétriers qui traverse la ville. Sa Majesté avec les pots de vin octroyés par la municipalité régale ses amis dans les tavernes. Or les amis sont nombreux et affluent de toutes les cités voisines, avec qui on entretient « société et amour ». C'est ainsi que notre roi des Braies assisté de son connétable, reçoit le Roi des Ribauds de Péronne, le Cardinal des Joyeux de Reims, la Rhétorique (gens d'Église) le Prince des sots (laïcs) de Soissons, Monsieur Saint-Quentin de Saint-Quentin, les enfants Malduit de Vailly et les fameux aventuriers de Chauny.

Rabelais les recommande en ces termes à Pantagruel « allez voir les bateleurs, les danseurs de corde, les vendeurs de panaçée ; considérez leurs gestes, leurs ruses, leurs soubresauts et beaux parlers. Singulièrement ceux de Chauny en Picardie, car ils sont de nature grands jaseurs et beaux bailleurs de balivernes en matière de singerie verte ».

Nous pouvons faire confiance à Rabelais, et décerner le premier prix à nos Adventuriers lorsqu'ils viennent jouer pour la joie des Laonnois des « moralités, farces, ébaterments et autres pieusetés », qui, les dernières du moins sont choses sérieuses, telles « les beaux secrets de la Grande Passion Notre-Seigneur » de 35.000 vers en 3 journées à Mons en 1501 devant le duc de Bourgogne et rejoué à Laon l'année suivante dans nos halles qui sont « les plus belles du royaume » avant qu'Henri IV ne les fasse abattre.

Ont été joués ici également d'autres drames comme la « passion Monsieur Saint-Denis », « Mme Sainte-Barbe », et le « miracle de la dame de Chivy » cette phèdre laonnoise, vigneronne de son état, et qui avait « meurtrié » son gendre et que Notre Dame de Laon sauva du feu en l'an 1096. La version du XV^e porte le titre du « miracle de la Dame qui fut arse » c'est-à-dire brûlée.

Mais, la fête des Innocents est la première de la saison. Elle est organisée par les étudiants et les jeunes clercs de l'Église de Laon qui se réunissent la veille de la Saint-Nicolas pour élire leur « petit évêque ». Après avoir chanté une antienne et récité un de Profundis pour leurs camarades défunts ces jeunes gens se recommandent à leur Saint Patron Nicolas protecteur des étudiants. Car chacun sait que Nicolas a ressuscité 3 pauvres bacheliers lâchement assassinés par un aubergiste cupide, alors qu'ils allaient étudier les lettres en terre lointaine. Comme ces enfants mis dans un saloir, beaucoup d'étudiants ont dû affronter maints dangers très réels pour venir à Laon écouter les maîtres de l'Université. Nos étudiants savaient que récemment Teudegaud, homme préposé par Thomas de Marle jetait à l'eau, au pont de Crécy sur Serre, les étudiants ne pouvant payer le lourd péage imposé par le cruel Seigneur. Chacun aussi, a en mémoire l'incarcération par le chevalier laonnois Gérard de Quierzy dans sa prison de Barizy, jusqu'à paiement d'une rançon (un manteau en peau de rats qui n'était que du vison) de deux jeunes flamands venus apprendre le français.

Nos étudiants après ces prières, procéderont à l'élection de leur évêque qui reçoit du châpitre, mitre, crosse, chape, et du vrai évêque pain, vin et 8 livres parisis pour festoyer dignement. Comme le roi des Braies, l'Innocent bat monnaie — sur une face la pièce de plomb s'orne d'une mitre, sur l'autre on lit autour de 2 œufs une maxime pieuse ou leste. « Innocent vous aidera, ils sont immaculés, l'évêque met tout en liesse, le nombre des imbéciles est infini, passe moi ta grue, j'ai belle hure, jeune nonnain n'a cure de vieil abbé ».

Aux premières vêpres des Innocents le 27 décembre les jeunes clercs s'assoient par terre à même le pavement du chœur et au moment où l'on entonne le verset du Magnificat : Deposuit de sede « il déposera les puissants de leur trône et exaltera les humbles », tous les jeunes gens bondissent, chassent les cha-

noines de leur stalle et installent le petit évêque dans la cathédrale. On chante alors l'épitre farcie des Innocents. M. Cohen pense que ces épîtres farcies sont les premières formes des drames paraliturgiques de nos églises. A Laon il y a des épîtres farcies totalement latines comme celle du Pater, du Credo, d'autres sont mi-latine, mi-picarde, telles celles des Innocents et celle de Saint Étienne le Baron.

Dans le texte sacré est inséré 4 vers assonnancés picards, qui alternent avec les phrases latines, et les traduisent. Ainsi dans l'épitre des Innocents nous avons Gloria laus et honor tibi sit...

« Or loons tous notre Seigneur
Ce jour lui doit los et honneur
Les Innocents ont le meilleur de la fête,
la joie est leur

puis c'est le récit de l'Apocalypse ponctué d'un petit commentaire,

ce sont bons compagnons
tous ont le nom sur front écrit
du Saint Père de Jésus-Christ...
... Par l'agnel à Dieu sont présentés
tous restent avec Jésus-Christ
où ils chantent sanctus sanctus »

et le Sanctus était repris par toute la foule massée dans la Cathédrale.

L'Évêque des Innocents bénit le peuple, singeant en cela le véritable évêque de Laon lors des grandes fêtes. De plus comme ce dernier au 1^{er} janvier il distribue à ses ouailles qui s'agenouillent devant lui en faisant mille grimaces non des nummos d'argent mais des méreaux qui sont une vraie monnaie de singe ; la distribution s'accompagne d'indulgences bouffonnes « maladie de foie, rage de dents, gale au menton, coliques vertes, etc...

Puis toute la gente studantine se répand dans la cité pour le « charivari » avec « vieilles, tambours, crêcelles, marmites, tintins à vache et grosses sonnettes ».

Ils sont déguisés « de grand manière, on le devant derrière », affublés de peaux de bêtes, portant hotte et marotte ; pour mieux « sauter, courir chacun trousse ses panniaux », car tous ces « philosophiens sont assemblés, fous ratés, cornus, harnachés, fous de cours qui font grimaces, fous tondus, éraillés, échaudés, fous salés sortant du saloir tiennent leur consistoire », dans des tenues peu décentes, si bien qu'à la réforme la fête n'est plus autorisée que si l'évêque porte habit long.

Au dîner sont chantés mille « atruperies, risées, gab et trufferies ; des sons (chansons) et sonnez, des fables, des faintes car ils aiment mieux cela que vie de saints et de saintes ». Sur le rythme grégorien du dies irae, dies illa, qui est un chant

funèbre, évoquant la fin du monde on entonne une grivoiserie : bibet ille, bibet illa, « qu'il boive celui-ci, quelle boive celle-la, que boive le serf avec sa servante », on chante aussi des poésies goliardes « je veux mourir à la taverne, là où les vins sont près de la bouche du mourant, les chœurs des anges descendront en chantant, au bon buveur Dieu soit clément ».

**

Le 6 janvier à Primes folles, c'est le tour des chapelains, vicaires, choristes et chanoines qui élisent leur Patriarche des fous. Qui s'abstient d'aller voter est tenu de payer une amende. Chacun se couronne de lierre, signe de folie.

Il y avait aussi au moment de Noël, le défilé des prophètes, qui se termine par la fête de l'âne. Pour cette occasion, un certain Herbert fait dans l'obituaire Notre Dame un legs de 17 muids de vin à prendre dans ces vignes, pour régaler ses amis chanoines à la fête de l'âne ; 17 muids cela faisant 4.000 litres de rouge !

La fête de l'âne nous ramène aux fêtes paraliturgiques qui se déroulent dans la Cathédrale et dont nous possédons encore les textes avec indications des personnages, de leurs costumes, de leurs jeux de scènes et d'un minimum d'accessoires. A l'origine c'est une procession devant le jubé, avec quelques phrases brèves qui ne sont que le texte sacré dialogué, auxquelles s'ajoutent quelques séquences connues de tous et reprises en choeur par le public tout entier : litanies, Sanctus, Gloria Laus, Te Deum, Victimae paschali. Pour Noël, il y a le défilé des prophètes annonçant le Messie, la procession des bergers, l'office de l'étoile avec les rois mages, Hérode et les Innocents. Pour Pâques la procession des Maries, et au cours de l'année sans que nous puissions déterminer l'époque, des textes bibliques comme l'office de Joseph à Laon, l'office de Daniel à Beauvais, chaque personnage est costumé et porte l'insigne qui le fera reconnaître des spectateurs. Tous les rôles sont tenus par des hommes, même les personnages féminins : sages-femmes de la crèche, saintes femmes au tombeau, Sybille Erythrée « décoiffée, couronnée de lierre qui simulera la folie », Rachel la mère des Innocents qui se fera « soutenir par 2 consolatrices » comme dans les chœurs antiques. Elisabeth la mère de Jean Baptiste qui « sera comme une vieille femme enceinte », enfin Mme Putiphar audacieuse et impudique. Les rois « magnifiquement vêtus seront couronnés et ils s'assieront sur des trônes », qu'ils soient Hérode, Nabuchodonosor, David ; les Rois mages montreront l'étoile, Moïse tiendra les tables de la loi, Virgile sur son écritoire écrira l'églogue à Pollion. Les jeunes hébreux seront dans une fournaise. Quant à Balaam il sera monté sur un âne caparaonné pour cacher un enfant. Balaam furieux devant l'ange « piquera les éperons tout en retenant la bête pour qu'elle se cabre » et il criera : « Pourquoi

t'arrêtes-tu bête tête, attends que je te laboure les flancs de mes éperons », et l'enfant caché répondra « je vois debout, devant moi l'ange avec son épée, il m'empêche d'avancer, je tremble qu'il ne me transperce ».

Les drames ne sont ni figés, ni statiques, la psychologie du personnage se traduit dans ses gestes, ses attitudes. Nous découvrons l'anxiété d'Hérode dans sa hâte à appeler ses serviteurs pour quérir les scribes de l'ancienne loi cherchant dans les livres l'indication du lieu de naissance du Messie. Nous assistons à sa colère, excitée par son écuyer, lors de la découverte de la fuite des Mages, et Hérode « frappe du baton ».

Ailleurs ce sont les scènes dramatiques : Rachel pathétique, soutenue par ses servantes gémit : « ma joie n'est plus, car mes petits ne sont plus ; jusqu'au fond de mes entrailles je suis ébranlée ; ma joie en douleur s'est tournée, mes soupirs et mes plaintes sont justes ; la douleur est là ; nul ne sera consolé d'une si amère détresse ».

Jacob apprenant la mort de son fils Joseph s'arrache les cheveux, tire sa barbe, et se lamente : « Ah pourquoi t'ai-je envoyé ? Quelle bêtise fut celle de ton père ! Les bêtes sauvages t'ont cruellement dévoré ! ». Et Jacob se pâme par terre, ses fils se précipitent pour le relever « Cher Père, ne vous laissez pas dominer par la douleur avec une telle force, personne ne peut rendre vie à ce qui est mort ». Mais Jacob continue de crier : « Mon fils, mon fils, chéri entre tous ».

Au drame succède la farce, les scènes comiques nous dépeignent les personnages, avec une fine pointe d'ironie.

Ainsi la scène des Marchands vendant Joseph à l'officier de Pharaon où les vendeurs vantent leur marchandise humaine : « C'est un enfant remarquable, son visage n'est pas ordinaire, il sera plaisant au service de Pharaon ! ». Le marché conclu, la somme touchée, nos marchands se précipitent sur une balance pour s'assurer qu'ils ont bien été payé en bonne monnaie sonnante et trébuchante.

Mais le plus drôle est certes le passage relatant les démêlés de Joseph, de Mme Putiphar et du mari trompé. D'abord la scène est muette, entièrement mimée ; Mme Putiphar vient parader devant Joseph, pour se faire remarquer, appelle Joseph, l'attire dans un coin et se presse contre lui et comme Joseph résiste elle lui arrache la chemise. Joseph s'enfuit, mais elle, avec mille simagrées singe devant le mari, l'épouse outragée « Oui ce Joseph, celui à qui vous avez donné tant de puissance, oui, lui, et bien il vous offense, et la grande majesté royale il l'offense avec ! par débauche et en cachette, il a voulu me presser contre lui, mais voilà la chemise qu'il a perdue ». Gesticulant, pleurant Mme Putiphar outragée, sort en poussant des cris. Naturellement le benet de mari est gonflé de colère et fait emprisonner le pauvre Joseph.

Toute la pièce de Joseph, (dont hélas il manque les dernières scènes) est nettement antiféministe. En effet tous ces petits drames débutent par un exorde débité par un meneur de jeu et dans celui de Joseph, il est dit aux spectateurs « hommes, suivez le conseil de Joseph, évitez les femmes, leur nature est pleine de vices ».

Par contre l'exorde du drame des prophètes est chargé de lyrisme et de grandeur : « célébrons aujourd'hui la fête du roi de gloire, réjouissons-nous. L'annonce de sa naissance, c'est pour nous la vie.

Voici le roi qui apporte la loi nouvelle à la terre entière, tous les peuples entonnent des chants de joie « et se tournant vers la droite, le meneur de jeu appelait le peuple juif : « O juifs, qui niez que le Verbe de Dieu se soit fait chair, écoutez les témoins de votre loi ». Puis se tournant vers la gauche, le meneur criait : O païens, qui ne croyez pas en la Vierge qui enfante, par vos propres écrits, chassez l'obscurité ».

Ces drames dont les textes, qui nous sont parvenus dans des manuscrits de la fin du XII^e, se jouaient dès le début du siècle au jubé de la Cathédrale, comme en témoigne Guibert de Nogent dans son « de vita sua ». Mais il est certain que le drame de Pâques, dans ses parties essentielles, doit être daté du IX^e siècle.

Les antiphonaires laonnois prescrivent en effet : « après qu'on aura chanté les litanies des Saints, on chantera le Gloria, l'épitre, le trait et l'Alleluia, mais au lieu de porter les cierges devant l'Évangile et de l'encenser, les Saintes femmes porteront leurs aromates au tombeau, car la lumière de la vérité ne peut être donnée aux hommes par Jésus-Christ, tant qu'ils ne croient pas au Seigneur ressuscité. Pendant que la procession des Maries se forment, précédée des cierges et encensoirs, un ange s'approche rapidement du tombeau, il foudroie les 2 soldats qui tombent inanimés sur le sol et il s'assied sur le rebord du sépulcre. Les Maries s'approchent et chantent : « Notre cœur est ardent, le pasteur est frappé, les brebis errent misérables, allons au tombeau pour oindre son corps très sacré. Nous l'avons aimé vivant, chérissons le mort, mais qui soulèvera la pierre de l'entrée ? ». C'est alors que commence l'antique dialogue chanté :

L'ange : Que cherchez-vous au Sépulcre. O Servantes du Christ ?

Les Maries : Jésus de Nazareth, le Crucifié, O habitant du ciel.

L'ange : Il n'est plus ici, il est ressuscité comme il l'avait prédit ; venez et voyez le lieu où il fut déposé. Allez et annoncez qu'il est ressuscité.

2 femmes s'en vont en chantant : « Vraiment le Seigneur est ressuscité. Alleluia.

Mais Madeleine restera en arrière et dira « Il faut que je

pleure de ne pas trouver mon Seigneur. Mon cœur brûle d'amour, je désire voir mon Seigneur, je cherche et ne trouve pas où ils l'ont déposé, Alleluia ».

Dans le manuscrit d'Origny-Sainte-Benoite (bibliothèque de Saint-Quentin) s'intercale alors la complainte magnifique de Madeleine « Dolente sa mort au cœur grand deuil me plante ».

— LES ANGES : « Douce dame qui si pleurez
Dites-nous où voulez aller
Je crois moult bien si Dieu vous garde,
De vrai amour le cœur vous arde

— MADELEINE : « Lasse dolente que ferai
de mon Seigneur que perdu ai
Je crois de deuil me tuerai
Dolente « Ta mort au cœur grand deuil
[me plante ».

— LES ANGES : « Douce Dame qui ci venez
Et si très fort vous lamentez
Bien sais, Jésus allez quérant
Pour qui souffrez si grand tourment.

— MADELEINE : « J'ai le cœur de deuil abreuvé
Tot m'ont de mon Seigneur sevré
Ceux qui me l'ont à mort livré
Dolente ! Ta mort au cœur grand deuil
[me plante.

— LES ANGES : « Douce Dame ne pleurez plus
Vous le verrez le roi Jésus
Prochainement viendra à toi
T'allègera ta grand douleur.

— MADELEINE : « Certes, si or croyais trouver
Celui que tant fait bon aimer
Le chercherais delà la mer
Dolente ! Ta mort au cœur grand deuil
[me plante.

— LES ANGES : « Bonnes nouvelles vous apport
Que relevé est de la mort
Jésus-Christ, le doux Fils, Marie
Ne pleurez plus ma douce amie.

— MADELEINE : « N'est pas merveille si je pleure
Car j'ai perdu mon doux Seigneur
Qu'avait pitié de mes douleurs
Dolente, Ta mort au cœur grand deuil
[me plante ».

- Le CHRIST apparaît sur la gauche, mais Marie ne voit mi icelui.
- FEMME pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?
- MADELEINE s'incline : Seigneur, si tu l'as enlevé, dis-moi où tu l'as déposé, Alléluia, et moi je l'emporterai, Alléluia !
- LE CHRIST - Marie
- MADELEINE - Raboni, elle tombe aux pieds du Christ.
- LE CHRIST - Ne me touche pas, je ne suis pas encore monté auprès de mon Père.
- Le CHRIST s'avance vers la foule : Salut vous mes bien aimés et soyez surs dans la foi que de mort suis ressuscité.
- Allez annoncer à mes frères, alléluia !
Qu'ils se rendent en Galilée, où ils me verront, alleluia ! alleluia ! alleluia !
- Alors le Christ s'éloigne et 2 apôtres accourent tirant Madeleine par la manche :
- PIERRE et JEAN : Dis-nous Marie qu'as-tu vu sur ta route ?
- MADELEINE : J'ai vu le sépulcre du Christ vivant et la gloire de celui qui est ressuscité.
- Les 2 Maries s'approchant : les témoins angéliques, le suaire et les vêtements, Christ est ressuscité.
- MADELEINE - Christ notre espérance est ressuscité.
Il vous précédera en Galilée.
- Les 2 apôtres au tombeau disent : Il faut croire plutôt Marie seule digne de foi que la troupe menteuse des juifs.
- Les MARIES ensemble : Nous savons que CHRIST est ressuscité en vérité d'entre les morts. Roi vainqueur aie merci de nous.

Le prêtre qui fait Pierre alors sort du sépulcre avec dans un calice le corps du Christ, le porte jusqu'au centre du transept, devant la Croix, et le montre au peuple, puis le dépose sur l'autel majeur et l'on chante — Le Seigneur est vraiment ressuscité, la chair glorifiée du Christ a triomphé de la mort, il nous donne l'espoir de la vie sans fin.

Tous ces textes que nous avons évoqué trouvent dans l'iconographie laonnoise leur traduction plastique pour qui s'arrête aux détails des attitudes dans le vitrail de Pâques (lancette centrale du chevet de la cathédrale). Nous voyons l'ange assis sur le tombeau, les soldats terrassés à ses pieds, les saintes femmes qui approchent craintives, Madeleine sur la gauche tombe à genoux devant le Christ apparaissant sur la droite

comme dans le drame. Au tombeau, Jean tire par la manche la Sainte femme qui montre du doigt le sépulcre vide — geste recommandé dans le texte du drame — Les pèlerins d'Emmaüs portent bâtons et besace de pèlerins, tels qu'on les voyait le lundi de Pâques.

— Même réminiscence au vitrail de Noël (lancette de droite) ; un écuyer se penche sur Hérode pour l'exciter à condamner les Innocents.

Dans la nativité, les sages-femmes « ayant tiré les rideaux, l'une prend l'enfant dans ses bras pour le montrer à la foule et s'écrie « voici l'enfant » exactement comme dans le drame des bergers joué dans la nuit de Noël entre la messe de Minuit et celle de l'aurore.

Enfin l'adoration des rois mages dans la façade occidentale de la Cathédrale (portail gauche) est encore plus probante.

« Le premier roi se mettra à genoux et dira : « nous sommes venus de terres lointaines pour t'adorer avec 3 présents, vénérions Dieu qui est trois ». Or la Vierge tient l'enfant sur ses genoux, mais au-dessus de sa tête, la colombe du Saint-Esprit et au-dessus Dieu le Père bénit la scène. De plus nous avons à gauche de la Vierge un ange et Saint-Joseph assis ; or, dans le drame Saint-Joseph, ajoutait : « beaucoup auraient voulu voir ce que vous voyez, et cela ne leur fut pas accordé », et l'ange concluait : « toutes les prophéties sont accomplies ».

Cette concordance étroite des thèmes iconographiques de notre cathédrale, avec les textes de nos manuscrits est extrêmement émouvante puisqu'elle permet de saisir vivant dans la pierre et le verre ce passé qu'on aurait pu croire définitivement révolu.

S. MARTINET
Bibliothécaire de Laon.